

L'ART DU VOYAGE... à NAPLES

Notre séjour à Naples en 2016 devait être l'occasion d'un pèlerinage dans l'une des villes qui ont marqué la biographie romanesque de Michelangelo Merisi da Caravaggio, **Le Caravage**.

On se souvient qu'ayant tué un homme, il s'enfuit de Rome pour errer entre Naples, Malte et la Sicile.

Chacune de ces étapes l'aura conduit à honorer des commandes prestigieuses et à semer sur son passage des chefs-d'œuvre dont certains sont demeurés sur leur site de création.

Je me plais à les suivre à la trace dans les villes où nos voyages nous mènent.

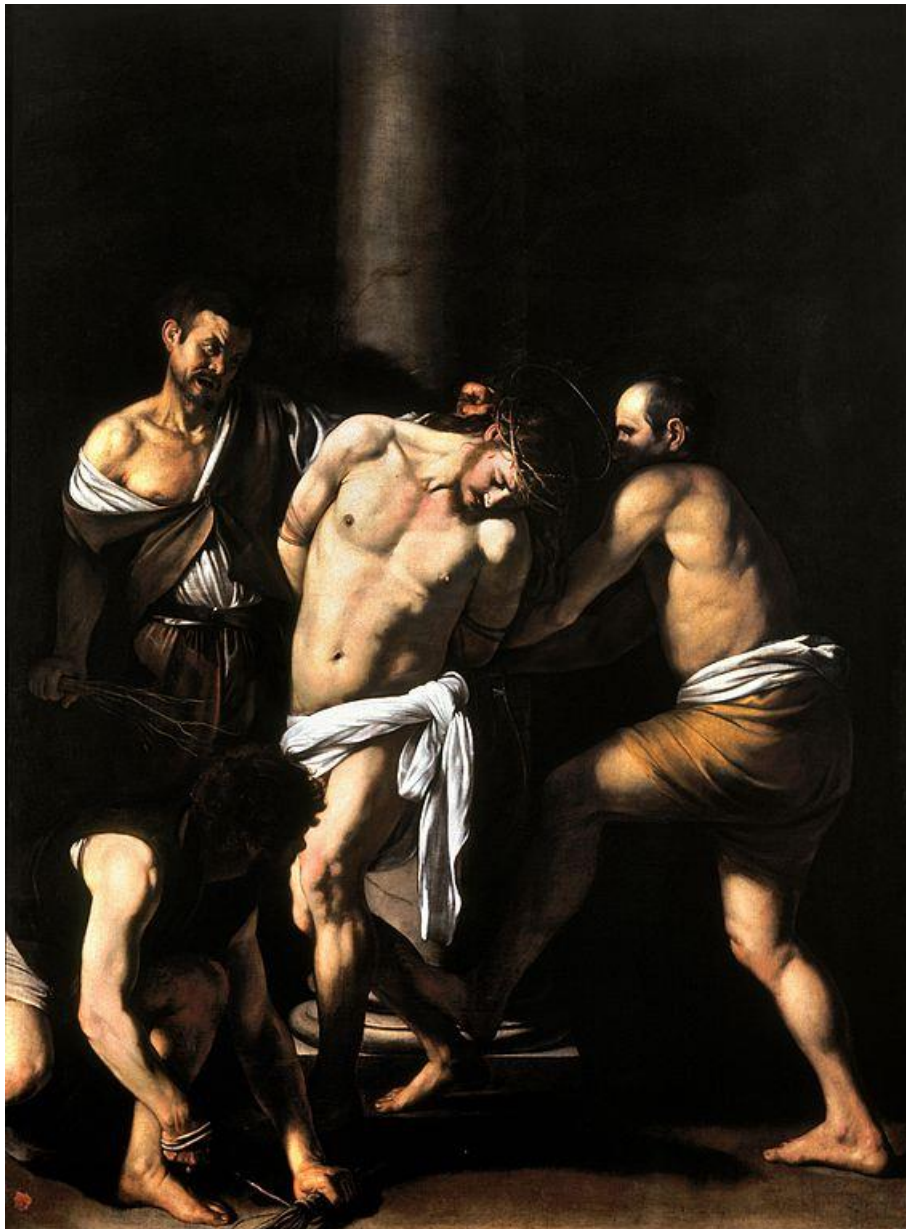


Ce fut le cas à Naples pour « **La Flagellation du Christ** » de 1607-1610, 266 x 213, conservée au **Musée Capodimonte** où nous l'avons découverte.

Ce Musée qui occupe un palais édifié pour Charles de Bourbon, roi de Naples en 1738, domine la ville ; il offre des vues splendides sur la Baie et le Vésuve.

Une somptueuse enfilade réserve au tableau une mise en scène dont il constitue le point de fuite.

Il agit comme un aimant sur le regard du visiteur qui ne peut guère résister à y diriger ses pas.



Le Christ éclairé est placé au centre, sa lumière se propage sur ses trois bourreaux et très faiblement sur la colonne que l'on distingue à peine derrière, en haut, et en bas, sur son embase. À son habitude, Le Caravage remplace les figures classiques par des visages plus bestiaux, révélant des chairs foncées, le tout dans un huis clos appuyé par son ténébrisme.

Ce fut aussi le cas du « **Martyre de Sainte Ursule** » de 1610. (140x170) que nous avons pu voir au **Palais Zevallos Stigliano**.



Cette scène hagiographique chrétienne est issue, nous dit-on, de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine : Ursule, fille du roi de Bretagne, martyrisée par les Huns à Cologne, est placée à droite du tableau ; son bourreau armé d'un arc, à gauche, est à l'origine de la flèche plantée dans le torse de la sainte, qui penche la tête pour contempler sa blessure mortelle d'où jaillit le sang. Le manteau rouge sous l'armure du guerrier constitue le pendant visuel du drapé rouge que revêt la sainte, sur un fond d'un noir absolu.

Deux personnages, placés légèrement en arrière-plan, escortent sainte Ursule : seuls leurs visages émergent partiellement de l'ombre profonde. Un dernier personnage se tient à droite, presque sorti du cadre du tableau : c'est un soldat en armure qui avance le bras comme pour protéger Ursule. La figure du peintre peut être reconnue dans celle du personnage derrière Ursule.

Mais je tenais absolument à ce que nous puissions voir les « **Sept œuvres de miséricorde** » et notre programme ne nous aura malheureusement pas permis de voir de nos yeux cette œuvre hors du commun dont les plus beaux livres d'art ne sauront jamais rendre compte.

Il faut se confronter *physiquement* à cette toile de très grand format (390x260) pour en éprouver tout l'effet, j'ai eu la chance de pouvoir le vérifier ultérieurement dans l'église Pio Monte della Misericordia.

C'est aussi déjà par son titre que cette œuvre capte l'intérêt, « *les œuvres de miséricorde* » intriguent par leurs sombres résonnances poétiques, au même titre que « *les leçons des ténèbres* » de François Couperin, dans un temps où la culture religieuse et notamment la mienne, tend à faire défaut.

En se reportant à la première définition venue, on apprend que « *les Œuvres de miséricorde sont les actions bienfaisantes que chaque chrétien doit accomplir par amour pour son prochain en s'efforçant de diminuer ses misères* ».

« *Dans la théologie catholique, l'accomplissement des œuvres de miséricorde est de nature à réparer les fautes que l'on a commises* », elles sont au nombre de sept et l'on va voir comment Caravage a su les représenter dans un seul tableau :

1. donner à manger aux affamés ;
2. donner à boire à ceux qui ont soif ;
3. vêtir ceux qui sont nus ;
4. accueillir les pèlerins ;
5. assister les malades ;
6. visiter les prisonniers ;
7. ensevelir les morts.

C'est à la demande des fondateurs du Pio Monte della Misericordia que Caravage peint les « sept œuvres de miséricorde ». On nous apprend que pour paiement de son œuvre, l'artiste perçoit une somme considérable, la plus élevée qu'il reçoit de toute sa carrière : 400 ducats.

C'est l'une des toiles les plus complexes et certainement les plus peuplées qu'il ait jamais réalisées.

Non seulement il parvient à représenter les sept œuvres de miséricorde réunies en un seul tableau, mais il s'impose de situer la scène dans une rue dont l'étréoussse contraint la perspective et où l'on reconnaît le centre de Naples.

Neuf personnages occupent le premier plan où l'on identifie :

- ✚ Une femme qui visite son père prisonnier et nourrit l'affamé en lui donnant le sein.

Cette surprenante « charité romaine » (en italien *Carità Romana*) est le nom traditionnel de cette scène où une jeune fille, Péro, allaite secrètement en prison son père, Cimon, condamné à mourir de faim. Péro obtient la permission de visiter son père, mais les gardiens s'assurent qu'elle ne lui apporte pas de nourriture. Le vieillard ne mourant pas, l'un des gardiens exerce une surveillance et s'aperçoit que Péro donne le sein à son père

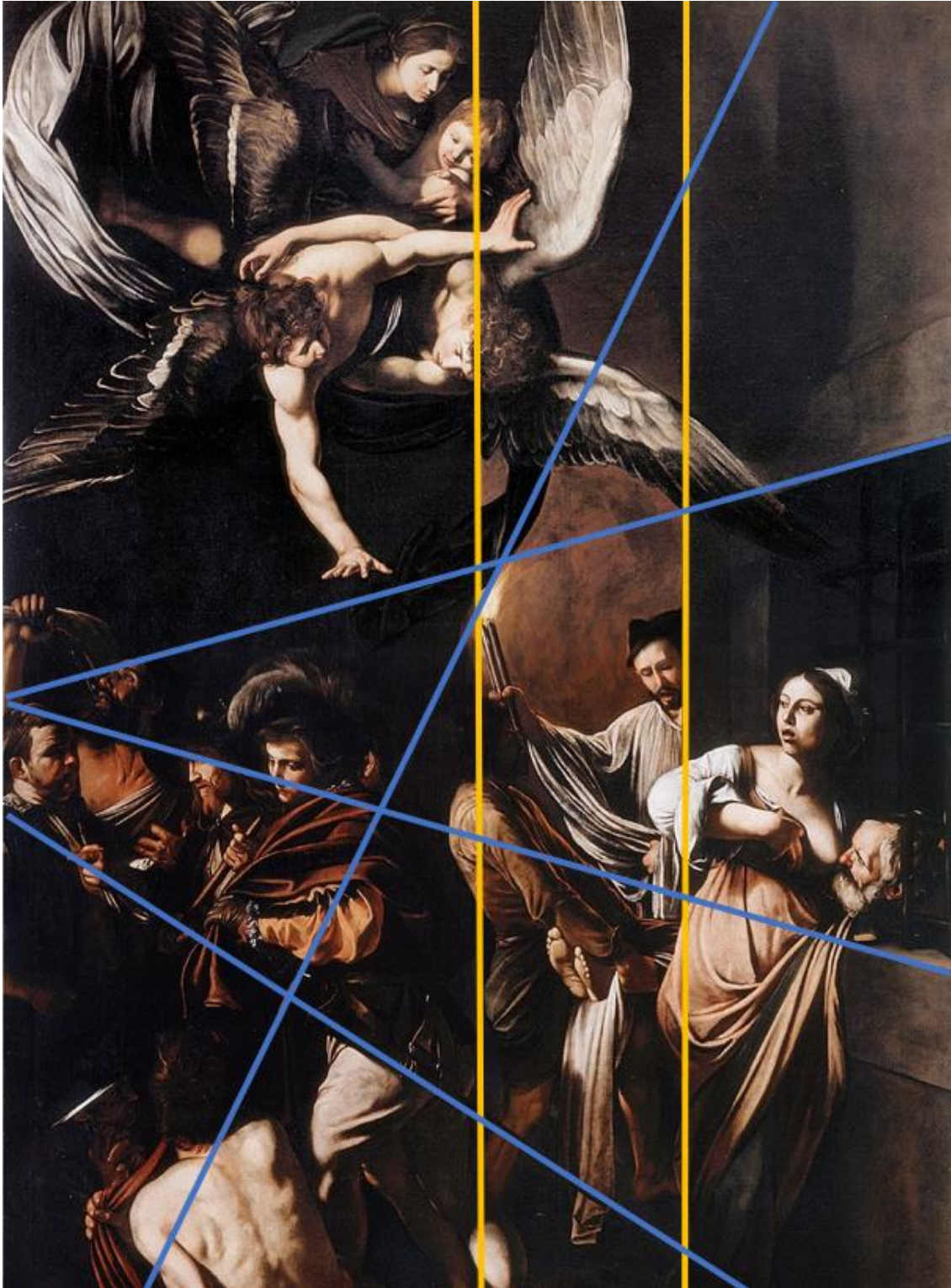
- ✚ Un homme qui accueille un pèlerin reconnaissable à la coquille de son chapeau et qui donne à boire à l'homme qui a soif.
- ✚ Un homme, tel saint Martin, qui habille celui qui est nu et assiste le malade.

✚ Un homme comme débouchant d'une ruelle qui porte un flambeau pour éclairer celui qui met un mort au tombeau.

On a remarqué qu'ils sont « *tous haletants, épuisés, comme les habitants d'une ville assiégée, et semblent bouleversés ; ils ne parviennent pas à écouter leurs assistés, trop nombreux pour eux* ».

« *Ce ne serait pas une ruelle de Naples si elle n'était pas grouillante de vie, de gens et du linge qui pend aux balcons. Un enchevêtrement d'ailes et de draps blancs. L'un des anges semble tomber d'un balcon et l'autre tendu pour le retenir, et ils ont une ombre. ... Au-dessus des anges, une vierge à l'enfant qui ne semble pas descendre du ciel, mais plutôt regarder par la fenêtre du premier étage, car il y a sept étages au-dessus d'elle et que, dans cet enfer, personne ne voit jamais le ciel.* »





Les grandes lignes de la composition rendent lisibles les solutions adoptées par le peintre pour surmonter le défi de la perspective « contrainte » par l'étroitesse de la rue napolitaine, choix paradoxal pour une toile de ce format ! Elles en soulignent aussi les différents registre

Vous trouverez ici un commentaire vidéo : « [Les sept œuvres de miséricorde du Caravage](#) » (durée ~ 5 mn)

Vous serez certainement surpris de la sympathique désinvolture avec laquelle les Napolitains traitent leurs chefs-d'œuvre.

Ces clichés vous donneront en outre la mesure de cette toile.





Transport des Sept oeuvres de Misericorde du Caravage, vers l'église Pio Monte della Misericordia à Naples, le 15 février 1991

© photo Stefano Renna

On pourra se reporter à Francesco FIORETTI : « Dans le miroir du Caravage ». HC éditions. 2016, que j'ai mis à contribution pour la rédaction de cet article ...

Et surtout à l'indispensable Dominique FERNANDEZ : « La course à l'abîme ». Grasset. 2002.

Jean-Pierre Debauve